

La constitution de ressources urbaines dans les parcours de familles migrantes à Mexico

Aurélia Michel



Electronic version

URL: <http://echogeo.revues.org/14955>

DOI: 10.4000/echogeo.14955

ISSN: 1963-1197

Publisher

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Electronic reference

Aurélia Michel, « La constitution de ressources urbaines dans les parcours de familles migrantes à Mexico », *EchoGéo* [Online], 40 | 2017, Online since 29 June 2017, connection on 14 September 2017.

URL : <http://echogeo.revues.org/14955> ; DOI : 10.4000/echogeo.14955

This text was automatically generated on 14 September 2017.

EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND)

La constitution de ressources urbaines dans les parcours de familles migrantes à Mexico

Aurélia Michel

- 1 En juin 2015, devant la mairie de Naucalpan, banlieue industrielle de Mexico, deux femmes commentent les annonces d'offre d'emploi affichées sur les panneaux municipaux. « *Tu vois celle-ci, elle n'a aucun intérêt, même pas la peine de se déplacer. Service domestique, quartier de Polanco, 600 pesos par semaine¹. Avec le coût du transport pour s'y rendre et les horaires qui obligent à faire ses courses sur place, le reste de ton salaire ne suffit pas à payer ton loyer ici* ». Rapidement, elles passent en revue les annonces du jour et les soumettent à leur expertise. Cette expertise, c'est la capacité à mobiliser leurs connaissances et leurs expériences de la région de Mexico, afin d'évaluer les situations de tension, à la fois spatiale (franchissement de distance) et temporelle (organisation du temps de la journée ou de la semaine). Pour que l'emploi en question soit profitable, il faut qu'il puisse s'articuler à une série de contraintes propres à la métropole (transport, logement, garde des enfants, approvisionnement alimentaire). Autrement dit, ces femmes ne jaugent pas un emploi simplement par son salaire ou ses conditions de travail, mais dans sa relation au contexte urbain.
- 2 De nombreux emplois non qualifiés de domestique, vendeur, manœuvre ou autre, dont les annonces parsèment les rues de Mexico et de ses périphéries, promettent un salaire et dans bien des cas, une protection sociale minimum (voir Ribardièrre dans ce numéro). C'est d'ailleurs cette concentration de l'offre d'emploi qui fait l'attractivité de la métropole. Mais travailler à Mexico implique également de se confronter à des difficultés spécifiques : obstacle de la distance intra-urbaine et intra-métropolitaine, écarts des prix de l'approvisionnement alimentaire et de l'accès aux services de base, compétition sur le sol et cherté du logement. Ces contraintes ont un coût économique et social élevé, que ne couvrent pas forcément le montant du salaire et les prestations liées à l'emploi. Celui-ci ne peut donc être une ressource que s'il est associé à la maîtrise de ces contraintes. Or,

une bonne partie de ces contraintes sont surmontables par ce qui relève strictement de l'agencement spatial urbain : la centralité, la performance des réseaux de transports, la densité de la répartition des services ou de manière générale leur accessibilité. Par définition, tous les habitants ne profitent pas de la même manière de cet agencement, les plus vulnérables en sont exclus ou en subissent les contre-effets. Pour profiter d'un emploi, de la scolarisation, de l'accès aux soins, il faut donc s'appuyer sur d'autres ressources, qui sont, elles, construites par les acteurs : par exemple, la sécurité du logement et du statut d'occupant, la localisation de la résidence en fonction de sa connexion aux services, la participation à un réseau d'entraide localisé (voisinage ou famille). Autrement dit, il s'agit de prestations et de configurations qui ne valent que dans leur contexte spatial urbain, dans la mesure où elles optimisent l'accès à des aménités. Ce sont ces ressources, convoitées par les habitants et directement liées à l'agencement métropolitain, que nous cherchons ici à identifier et caractériser, et que nous appellerons ressources urbaines.

- 3 Nous proposons pour cela d'observer les trajectoires migratoires, résidentielles et professionnelles de migrants mexicains qui sont venus s'installer dans la région métropolitaine à partir des années 1990 ou 1980. Ce choix méthodologique permet en effet de mettre en évidence les ressources urbaines nécessaires à la construction d'un projet de vie en ville. Nous considérons que par définition, à leur arrivée, les migrants sont dépourvus des « compétences spatiales »² qui leur permettraient de constituer ces ressources : peu de réseau ou de capital social, pas d'ancrage, une faible maîtrise de la localisation de leur résidence et de celle de leur emploi. Démunis économiquement mais aussi en termes d'information, d'apprentissage du contexte urbain et de ses difficultés, ils doivent rapidement maîtriser cet environnement pour espérer tirer profit de leur migration, soit qu'ils visent à s'installer sur place soit qu'ils accumulent pour repartir. Le fait que ces projets migratoires deviennent la plupart du temps, pour ces jeunes adultes arrivant en ville, des projets familiaux, nous a conduit à considérer que les ressources urbaines ne sont pas simplement le résultat de l'usage de compétences spatiales lié à l'individu mais aussi un enjeu de transmission à la génération suivante. Autrement dit, ces ressources urbaines font l'objet d'un patrimoine, qu'il manque ou croisse, et l'observation des cycles familiaux permet de les caractériser.
- 4 L'approche familiale de la migration vers les villes du Sud est ancienne dans les études urbaines. En effet, la croissance urbaine depuis le début du XX^e siècle, et plus encore après la Seconde guerre mondiale, est connue en Amérique latine pour avoir produit d'immenses périphéries populaires où les équipements urbains, le marché de l'emploi et tout simplement la construction de logements n'ont jamais rattrapé le rythme intense des migrations vers la ville. La littérature, en sociologie urbaine comme en géographie sociale sur les migrations vers les grandes villes du sud, et en particulier Mexico, est immense. De nombreux travaux, y compris les textes pionniers d'Oscar Lewis publiés dans les années 1950, soulignent l'importance des réseaux sociaux et des pratiques de sociabilité chez les populations pauvres des périphéries qui se constituent. Pour Oscar Lewis, ces pratiques sont importées du monde rural d'où proviennent les migrants et leur permettent effectivement de faire face à la vulnérabilité qu'ils connaissent en ville (Lewis, 1959). Cette « culture de la pauvreté » aurait tendance à disparaître au fur et à mesure que les migrants s'insèrent dans l'économie urbaine et que leurs enfants s'en approprient les codes sociaux. La question des réseaux d'entraide et du rôle de la famille dans la pauvreté urbaine est également au cœur des travaux de Larissa Lomnitz, 20 ans plus tard.

Dans un titre classique et évocateur *Comment survivent les marginaux* (Lomniz, 1975), elle montre ainsi comment les relations sociales, denses et proches, régulent les difficultés et la vulnérabilité économiques, idée qui traverse également les premiers travaux de Mercedes Gonzales de la Rocha sur les « ressources de la pauvreté » (Gonzalez de la Rocha, 1986). Au même moment, et en partie avec l'influence de travaux sur la famille en histoire, en démographie et en sociologie, les études urbaines commencent à considérer la famille comme une unité de régulation socio-économique, non plus seulement en tant que ménage (bien que la question du logement reste centrale dans la survie économique de ces populations) mais aussi en tant qu'unité sociale à géométrie variable, selon le cycle de reproduction de la famille, les contingences de crise, celles du marché du logement ou du travail. De fait, en Amérique latine, depuis les années 1980 et les politiques d'ajustement structurel, la famille est devenue le support des politiques publiques de lutte contre la pauvreté, qui la considèrent comme l'instance de régulation socio-économique la plus efficace, la plus à même de relayer voire substituer les prestations de l'État. Dans le même temps, la sociologie et la démographie ont analysé la famille en tant que cycle de reproduction qui définit à son tour des configurations de logement, et l'on a progressivement pu dissocier les logiques familiales de celles des ménages pour considérer les liens familiaux au-delà de la co-résidence (Bonvalet, 1997) : dans le cadre de trajectoires et mobilités intra-urbaines (Authier, Bonvalet et Lévy, 2010 ; Dureau et al., 2014), à propos de l'entraide familiale (Bonvalet et Lelièvre, 2012 ; Pevenage, 2012) ou de l'héritage du logement (Grajeda et Ward, 2012).

- 5 Dans ces travaux, la famille en tant que collectif est porteuse d'une dynamique, qu'elle soit formulée en termes stricts de cycle de reproduction ou bien à un niveau plus construit et contextualisé de « stratégie » (Selby et al., 2014). Catalina Arteaga, dans un article de synthèse de la littérature sur les stratégies familiales développées depuis 30 ans en Amérique latine (Arteaga, 2011), montre que les chercheurs se sont intéressés à la manière dont les ménages redéfinissent la famille pour disposer de variables d'ajustement qui permettent de se réorganiser face à la vulnérabilité, en particulier en situation de crise comme celle qu'a connue le Mexique au début de la décennie 1980. Parmi les grandes approches qui ont influencé les études sur les stratégies familiales face à la pauvreté, elle signale celle des « *asset vulnerability framework* » (vulnérabilité-actifs), qui a suscité une réflexion sur les indicateurs de la vulnérabilité en Amérique latine (Filgueira, 2005). Selon cette approche, « les stratégies familiales font partie des actions que les ménages peuvent réaliser pour diminuer leur vulnérabilité, à travers l'intensification ou la diversification de leurs actifs. Les actifs peuvent être tangibles et intangibles et concernent : la main d'œuvre, le capital humain, les actifs productifs, les relations familiales et le capital social » (Arteaga, 2011, p. 155). Une importante littérature s'est emparée de la manière dont les ménages pouvaient effectivement mobiliser, transformer, intensifier ou diversifier ces actifs. Dans ces travaux, l'environnement urbain n'est jamais analysé comme tel ni pris en compte dans la mobilisation de ces actifs. Or, nous considérons ici que les ressources urbaines font partie des actifs qui peuvent être intensifiés ou transformés par les individus et les familles, afin de diminuer ou maîtriser les contraintes de l'environnement urbain et d'intensifier l'accès à ses ressources en général.
- 6 Nous proposons ici une approche exploratoire et qualitative pour cerner et définir les ressources urbaines comme enjeux du projet familial et comme déterminants des trajectoires familiales. Nous utilisons pour cela une enquête réalisée en 2015 auprès de

familles³ étant arrivées à Mexico depuis les États ruraux du Sud du pays, en premier lieu du Oaxaca et de la région de Tehuantepec, dont la plupart ont résidé à Naucalpan à leur arrivée. Il s'agit d'un municpe jouxtant le District Fédéral de la ville de Mexico, depuis longtemps urbanisé et intégré à la métropole, où se sont installées au cours des années 1960 d'importantes activités industrielles qui attirent les migrants par les emplois offerts. Non loin de ces foyers industriels, l'ancien centre du village principal du municpe de Naucalpan, appelé encore San Bartolo, s'est largement densifié et doté des ressources importantes d'un centre-ville (commerce et services). San Bartolo est relié par minibus au réseau du métro⁴. Au-delà de ce centre historique, s'étendent en tâche d'huile des quartiers d'habitat populaires, dits *colonias populares*, qui se sont la plupart constitués dans l'illégalité foncière et dans un déficit structurel d'équipements. Peu à peu, ces *colonias* (entre autres San Lorenzo, Loma Linda, Loma Colorada), se sont « consolidées » (Valette, 2016) en intégrant les principaux réseaux urbains (électricité, eau, égout, viaire) et en se dotant de services basiques, en premier lieu l'école primaire et secondaire. Un axe de circulation, desservi par minibus, les relie au centre de San Bartolo, dans des durées qui vont de quinze minutes à une heure, pour un prix de 5 à 10 pesos selon leur localisation par rapport à l'axe de circulation (l'Avenida de los Arcos, voir illustration 3). Malgré un relief difficile, cette dynamique d'expansion urbaine est toujours en cours à la limite du municpe, dans l'*ejido* de Chimalpa par exemple. Cette urbanisation par l'installation de *colonias populares* rencontre un autre front d'urbanisation, venu du nord de la municipalité, qui consiste en l'étalement d'une opération urbaine, Ciudad Satelite, construite à la fin des années cinquante et destinée aux classes supérieures. La relative bonne desserte et la concentration de services dans le centre de la municipalité, à San Bartolo, ainsi que les extensions de Ciudad Satelite, qui côtoient l'un et l'autre des quartiers populaires plus ou moins consolidés, explique la grande diversité des catégories de revenus des habitants de Naucalpan (voir Ribardièrre dans ce numéro, ainsi que pour la localisation des quartiers de l'enquête, San Bartolo et Loma Colorada).

Illustration 1 - Naucalpan dans la Zone Métropolitaine de la Ville de Mexico (ZMVM)

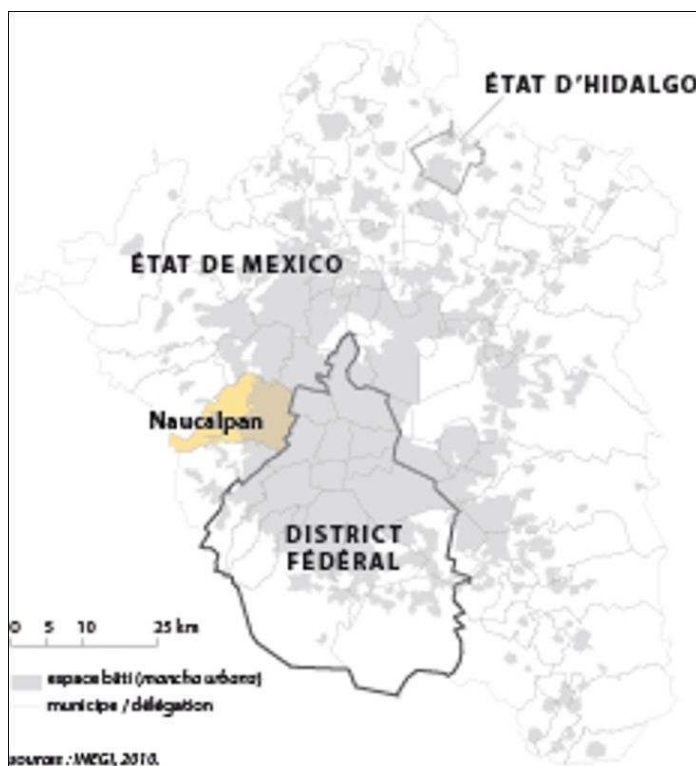
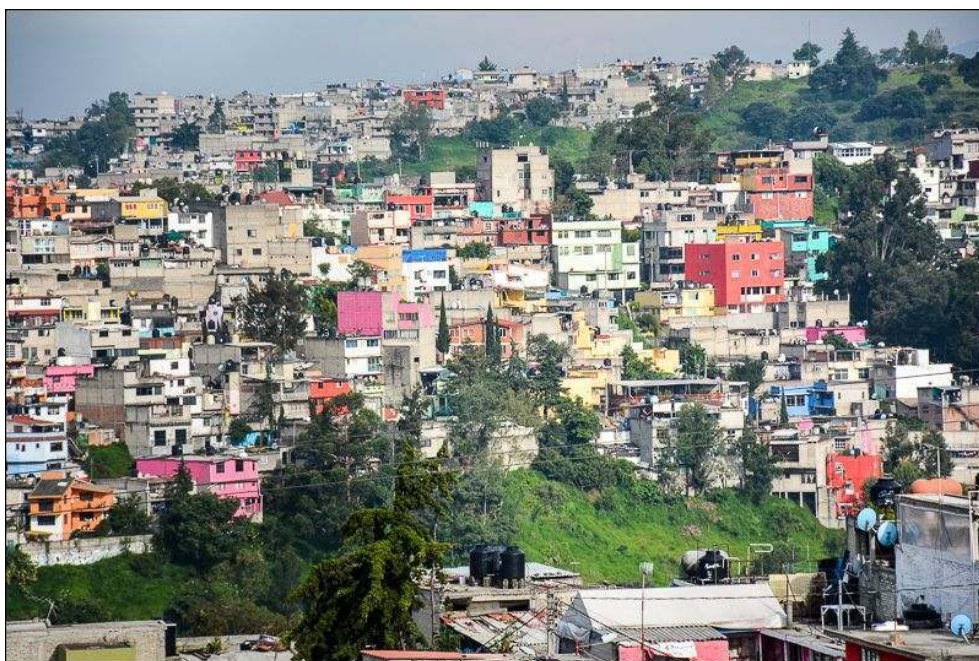


Illustration 2 - San Bartolo, centre de Naucalpan



Source : Hoy Estado de Mexico, 2015.

Illustration 3 - Vue de Loma Colorada, *colonia popular* de Naucalpan, 2015

Source: Labex Dynamite.

- 7 Les familles que nous avons interrogées (le plus souvent la cheffe de famille), ont toutes été confrontées à la question de l'installation, et donc de la localisation et du statut de leur logement. Rapidement, le projet d'enfants a posé le dilemme du travail des femmes et fait intervenir la famille et le réseau social comme ressource, mais aussi comme nous le verrons, la localisation du logement et donc la maîtrise des ressources urbaines.

Trajectoires d'ancrages

- 8 Beaucoup des familles interrogées⁵ (un gros tiers) ne réussissent pas cette articulation dans la durée, et restent très vulnérables dans leur trajectoire : le retour est envisagé, soit comme une solution, soit comme un échec. Parmi ces mères de familles en début ou milieu de parcours (enfants scolarisés en primaire), qui sont les plus pauvres et n'ont pas de famille sur place, la majorité est arrivée en ville placée comme domestique. Dès que possible, ces jeunes femmes se sont mariées, souvent à un militaire, (emploi auquel accèdent les migrants des États du Sud Est) avec qui elles louent une chambre dans un quartier populaire (à Loma Colorada par exemple, où nous avons réalisé la plupart des entretiens). Dès la naissance de leur premier enfant, elles quittent leur emploi, avec la perspective de le reprendre lorsque les enfants seront grands. Dans ces trajectoires, on retrouve des éléments de ruptures sociales, familiales, de santé, qui rendent le projet précaire et difficile. Si ces migrants accèdent à l'emploi, au logement et peuvent scolariser leurs enfants, ils n'acquièrent qu'une faible maîtrise de ces ressources dans la durée, restant vulnérables sur le plan économique et social. Ils sont les premières victimes du coût et du temps du transport, des aléas du marché du travail, des risques au travail, et de l'insécurité du logement. Par contraste, les six trajectoires que nous allons détailler maintenant mettent en évidence la construction familiale de ressources urbaines. Nous avons repéré à travers les entretiens deux modalités de cette

construction. La première, la plus évidente, est celle de l'ancrage : ancrage spatial, foncier et familial, qui permet à ces familles de constituer un patrimoine, matériel (immobilier) et immatériel (en termes de ressources urbaines), transmissible à la génération suivante⁶.

María, l'ancrage coûte que coûte

- 9 L'histoire de María⁷ illustre les représentations habituelles du peuplement récent de Mexico : fille d'une famille de neuf enfants, María a quitté son village du sud de l'État de Oaxaca il y a vingt-deux ans, en 1993, avec son mari (lui-même issu d'une fratrie de treize enfants) et sa fille aînée alors âgée de deux ans. La décision de partir, dans un contexte de misère rurale, a été déterminée par les conseils de sa sœur déjà installée à Mexico quelques années plus tôt. Il a été question que son mari migre seul mais elle n'a pas voulu rester sans lui au village. Ils sont donc arrivés tous les trois chez l'oncle de María qui vivait à Loma Colorada, une petite *colonia popular* de Naucalpan, et qui avait déjà accueilli sa sœur quelques années plus tôt. Comme la plupart des migrants, ils ont bénéficié de ce premier accueil familial pour prendre le temps de trouver un logement et pour que son mari trouve un emploi dans une des usines de Naucalpan. Au bout de deux mois, ils trouvent une chambre à louer dans le quartier, dans une *vecindad* (un ensemble d'habitations populaires, ici une maison séparée en chambres louées à des familles). Leur deuxième fille, Vanessa, naît dans ce logement. María décrit cette période comme très difficile. Ils sont très pauvres et vivent dans un grand dénuement pour pouvoir épargner un minimum et envisager un autre projet de logement. Au bout d'un moment, un collègue de son mari, qui est originaire du même village, fait l'acquisition d'une parcelle en bordure d'agglomération, à Chimalpa, sur la route vers Toluca. Il leur propose d'acheter également une parcelle sur ce lotissement. Ils commencent alors à faire les travaux de construction de leur maison. Ils vivent pendant deux mois dans une maison abandonnée en attendant que la première pièce soit construite, puis s'y installent et poursuivent peu à peu l'agrandissement de la maison. Aujourd'hui, ils ont trois chambres, une salle à manger, un garage, et un grand patio.
- 10 María et son mari travaillent tous les deux en usine. María est ouvrière dans une fabrique de bouteilles en verre à Naucalpan. Elle met juste vingt minutes pour s'y rendre depuis Chimalpa : en marchant cinq minutes, elle rejoint la route où passe un *combi*, mini-bus qui passe toutes les cinq minutes depuis sept heures du matin. Ce trajet lui coûte 5 pesos (0.25 cents d'euro) Son mari, lui, travaille dans une usine plus au nord, à une heure de route en direction de Toluca. Malgré l'éloignement de Chimalpa et son relief très accidenté (la maison de María est difficile d'accès), la localisation de la maison permet à toute la famille de travailler. L'investissement dans l'achat de la parcelle et de la maison fut donc un sacrifice important mais qui est vécu comme positif. Car pour cela, María a dû travailler, y compris lorsque ses enfants étaient tout petits, cherchant des solutions de garde dans le voisinage. Lorsqu'ils étaient en maternelle, par contre, elle a été obligée de s'interrompre, car les horaires de garde étaient impossibles à concilier avec les horaires en usine. Dès que possible, c'est-à-dire dès que ses trois enfants (ils ont eu ensuite un fils qui a aujourd'hui seize ans) ont été scolarisés à l'école primaire, elle a recommencé à travailler en usine. Cela fut une période très dure qui l'a entraînée dans la dépression. Elle a même dû envoyer ses trois enfants au village chez sa mère pendant six mois, parce que, épuisée, elle ne pouvait plus « *faire face, car il y avait trop de colère en [elle]* », à tel point qu'elle devenait violente avec ses enfants.

- 11 Si elle a pu compter ponctuellement sur sa mère pendant cette période extrême, María a tout de même globalement assuré seule l'éducation de ses enfants. La présence dans le voisinage de résidents originaires du même village, et de sa sœur qui a fini par rejoindre le petit lotissement, sont des appuis qui lui ont permis de s'organiser au jour le jour.
- 12 Aujourd'hui, ses deux filles travaillent et les trois enfants sont engagés dans des études supérieures. L'aînée, Lupe, qui a 24 ans, est en passe d'obtenir une *Licenciatura*, c'est à dire le diplôme d'études supérieures (5 ans d'études). Elle travaille comme comptable dans une administration et envisage même la poursuite de ses études en *Maestría*. La seconde, Vanessa, vient juste de finir le lycée. Elle travaille dans un centre d'appel situé dans le centre de Naucalpan, pour mettre de l'argent de côté et suivre des études en ingénierie, tandis que leur fils benjamin est au lycée. Conscients des sacrifices consentis par leurs parents, et malgré les difficultés surgies pendant leur enfance, les trois jeunes adultes sont sur des trajectoires sociales ascendantes.
- 13 Propriétaires d'une maison spacieuse même si elle est située sur une zone à risque et ne bénéficie pas des équipements de voirie et d'accès, María et son mari ont fait le choix de la sécurité foncière pour leur logement, option qui est en général associée à des filières d'accès (par un collègue, le syndicat, la famille ou les réseaux issus du village d'origine) et la présence d'une petite communauté qui offre, malgré la précarité générale, une certaine sécurité sociale pour ces familles. Cette trajectoire relève d'une stratégie d'ancrage, dans laquelle l'accès et l'accumulation des ressources communautaires et familiales sont liés à leur localisation sur le lieu de résidence. Certes, María a pu à certains moments compter sur sa mère au village, et de la même manière ponctuelle, un de ses frères qui a migré aux États-Unis, à Washington, lui envoie sa fille pendant les mois d'été. Un autre de ses frères a migré dans l'État de Mexico mais ils sont trop éloignés pour se voir régulièrement. La communauté d'entraide de voisinage et familiale se situe et s'ancre dans le lotissement informel de Chimalpa, où résident également cinq autres familles du village, ainsi que Stella, la sœur de María.

Stella, un ancrage entre ressource et dépendance

- 14 La trajectoire de Stella nous permet de comprendre un autre aspect de ces dynamiques d'ancrage en périphérie, et comment les ressources du voisinage sont fondamentales pour les femmes qui ont la charge de l'éducation de leurs enfants. Si elle vit dans le même lotissement, Stella n'a pas pu devenir propriétaire. Elle a quatre enfants de pères différents. Son fils aîné a 21 ans et il poursuit des études en informatique. Il lui reste trois semestres avant d'obtenir son diplôme. Stella a ensuite un fils de neuf ans et des jumelles de sept ans. Depuis que ces dernières ont dix-huit mois, elle a dû travailler pour subvenir à leurs besoins, étant célibataire. Elle s'est lancée dans activité de commerce informel. Elle vend des vêtements et des accessoires dans les petits marchés du quartier, devant les écoles primaires et maternelles à leur ouverture le matin à 7h30, devant le dispensaire social qui distribue du lait pour les familles du quartier à 8h30. Elle s'approvisionne une fois par semaine le samedi dans le centre de Mexico (chaussures, vêtements pour enfants) où elle se rend en métro et deux bus (pour un coût de 30 pesos aller-retour). En achetant pour 1 500 pesos de marchandises, elle arrive à dégager une marge de 750 pesos en moyenne par semaine, soit un peu plus qu'une employée domestique. Elle se fait aider par son fils aîné pour la garde des enfants lorsqu'elle se rend au centre ou sur ses points de vente.

- 15 Typiquement, Stella, fragilisée par le départ de son conjoint et dépendante de ses relations familiales et de voisinage pour élever ses enfants et travailler, puise d'importantes ressources dans les solidarités qui s'exercent dans le lotissement. Sans être propriétaire, elle tire bénéfice de son ancrage en maîtrisant les ressources commerciales du centre de Mexico et les lieux de vente dans les quartiers périphériques.
- 16 Le lotissement de Chimalpa, constitué par filière d'accès voire de clientèle, révèle aussi une certaine dépendance des migrants et nouveaux arrivés pour l'accès au foncier, que Larissa Lomnitz avait déjà mis en évidence dans la constitution du tissu urbain de Mexico. Nous retrouvons plus clairement cette situation à travers la famille de Gloria, elle aussi originaire de la région du Sud du Oaxaca.

Gloria

- 17 Gloria avait rencontré son mari très jeune dans son village d'Almoyola, mais étant parents éloignés, leurs familles s'étaient opposées à leur union. Lui est parti à Mexico à l'âge de 18 ans, avec son frère. Comme tous les jeunes migrants, ils ont loué des chambres ici et là, près de l'aéroport ou à Nezahualcoyotl, le grand bidonville de Mexico constitué depuis les années 1960. Il a occupé différents emplois : il a notamment travaillé comme ambulancier dans les services de santé publique, puis pendant dix ans comme surveillant dans un parking, et avec une camionnette qu'il a pu acquérir, il a effectué des petits déménagements. Aujourd'hui, il est surveillant dans des toilettes publiques. Gloria, elle, a élevé ses deux enfants à Almoyola, et a divorcé au bout de dix ans. Après être restée trois ans célibataire, elle se décide à rejoindre son futur mari à Mexico, accompagnée de sa fille de douze ans et son fils de trois ans. Elle y exerce, depuis, plusieurs métiers : employée dans des entreprises de nettoyage, dans une usine, etc. Au début, ils ont dû louer une maison à Nezahualcoyotl. Mais ils saisissent une opportunité lorsque la tante du mari de Gloria leur propose de louer un appartement, dans un ensemble construit à Itzapalapa par l'État mexicain, à la suite du très grave tremblement de terre de 1985. Un comité s'est alors constitué (forme courante au Mexique pour accéder à la terre ou à des ressources gouvernementales), auquel participe la fameuse tante. Étant aussi la maîtresse du leader du comité, celle-ci obtient l'accession en propriété-locative de trois appartements. Lorsqu'un des appartements du lotissement est mis en vente par ses premiers propriétaires, elle en arrange le rachat par son neveu. Ainsi, Gloria et sa famille ont pu intégrer la copropriété. Aujourd'hui, la fille aînée de Gloria loue un appartement voisin, avec son mari et ses enfants. Le fils de Gloria, encore célibataire, vit toujours chez sa mère, il est policier fédéral. La famille élargie constitue une unité de production, de consommation et de réciprocité, en particulier pour la garde des enfants. Ils tiennent ensemble un petit stand de commerce sur le marché de Itzapalapa. La relation de dépendance envers la tante transparaît clairement dans les relations sociales. C'est elle qui dirige la communauté familiale. Comme à Chimalpa, il s'est constitué une communauté de ressources à partir d'une filière d'accès au logement, organisée autour de son initiateur.
- 18 María, Stella et Gloria, incarnent toutes les trois des stratégies d'ancrage dans le contexte urbain : ancrage foncier et immobilier avec la construction de leur logement ou l'acquisition en propriété, ancrage social localisé dans la petite communauté de voisins à Chimalpa ou dans la co-propriété d'Itzapalapa. Grâce à cet ancrage, et avec beaucoup de sacrifices, ces trois femmes ont fait face à un des principaux obstacles à l'accumulation de

richesses en ville : l'accès à l'emploi des femmes et la prise en charge des enfants. Dans ces trois cas, leurs enfants poursuivent des études supérieures et peuvent espérer une trajectoire sociale ascendante. Les solidarités engagées par elles se traduisent nettement dans les relations familiales de la génération suivante. Les enfants de María, sont soudés autour de leurs parents et contribuent aux dépenses de la maison, l'aîné de Stella participe à l'économie familiale en gardant les plus petits, et la fille de Gloria, qui bénéficie elle aussi de la filière familiale pour se loger dans la résidence,, peut également compter sur sa mère pour la garde de ses propres enfants. On retrouve ici les traits caractéristiques du tissu socio-urbain des périphéries de la métropole : par les filières d'accès aux ressources (emploi, logement), par les filières migratoires, des communautés à différentes échelles offrent des prestations qui compensent, jusqu'à un certain point, la pénibilité de la condition urbaine : éloignement du logement, pénibilité et cherté des transports, rareté des services. Cela dit, il faut prendre en compte que ces trajectoires sont de moins en moins possibles, que ce soit pour les migrants ou les jeunes adultes nés à Mexico : l'accès au foncier et à la propriété en général s'est dégradé depuis l'arrivée de ces familles dans les années 1990. De plus, les distances induites par la croissance urbaine atteignent leur point de rupture, si bien que des habitants précaires, squattant la voie de chemin de fer qui traverse Naucalpan, à qui l'on a offert une accession en propriété en bordure d'agglomération, préfèrent y renoncer pour se réinstaller dans les baraques consolidées de leurs parents le long des voies.

Mobilité et centralité

- 19 L'accès à la propriété et à ses possibilités d'ancrage plus large n'est pas l'unique modalité de constitution de ressources urbaines au cours de la trajectoire familiale. D'autres stratégies reposent sur l'optimisation de l'articulation entre emploi, logement et ses prestations, garde des enfants et services sociaux en général. Ces stratégies visent à bénéficier de centralités plus ou moins accessibles de l'espace métropolitain. Elles nécessitent un apprentissage important de l'environnement urbain : de ses contraintes, d'une part, en contournant les difficultés pour articuler localisation et prestations du logement, transport, accès aux services, emploi et garde des enfants ; de ses potentiels d'autre part, en tirant parti de la concentration de ressources en ville. Les familles qui connaissent cette trajectoire font de l'environnement urbain un actif face à la vulnérabilité, selon la terminologie proposée par Catalina Arteaga.

Lorena, de San Lorenzo à San Bartolo

- 20 C'est à partir de la trajectoire de Lorena et sa famille que l'on peut explorer une autre façon de constituer des ressources urbaines. Née en 1975 à Almoyola (comme Gloria), elle y rencontre son mari, Raúl, musicien travaillant dans le groupe monté avec son père et ses frères. La grossesse de Lorena l'empêche de terminer le lycée et surtout, le groupe musical de Raúl se dissout, en raison d'une dispute familiale et de l'âge avancé du père. Le sud du Oaxaca est alors touché par d'importantes sécheresses qui limitent l'activité agricole et poussent les jeunes actifs à la migration vers les centres industriels du pays. L'usine locale de ciment n'est pas une option car le recrutement y est limité et uniquement par cooptation, si bien que ni Raúl ni Lorena n'occupent d'emploi malgré la charge d'un jeune enfant. En 1998, sur les conseils de son père qui accepte aussi de garder

leur fils de deux ans, Lorena décide avec Raúl d'aller travailler à Puebla, un des principaux centres industriels du Mexique, où réside déjà un oncle. Ils débarquent chez lui sans bagage, se font héberger et aider pour trouver un emploi, en usine pour Raúl et comme serveuse dans un restaurant pour Lorena. Au bout de deux ans, un des frères de Raúl qui a migré à Naucalpan leur propose de l'y rejoindre pour collaborer à un nouveau groupe de musique qu'il a monté. Ils s'installent dans une chambre en location près de la maison du frère, à Loma Colorada, et récupèrent leur fils, âgé désormais de cinq ans. Lorena tombe à nouveau enceinte, et la maison de Loma Colorada devient très difficile d'accès pour elle, à cause d'escaliers en très forte pente. Ils louent une autre chambre à San Lorenzo, une *colonia* plus ancienne de Naucalpan, plus près de San Bartolo mais plus dangereuse et moins bien desservie par les transports.

- 21 Lorena cesse de travailler à la naissance de son deuxième fils. La garde des enfants est en effet un problème majeur pour ces catégories sociales, dans la mesure où ces ménages ne peuvent se passer de l'apport d'un deuxième salaire. Pour la petite enfance, il existe quelques structures publiques (celles proposées par la DIF, structure nationale de protection maternelle et infantile) qui accueillent les enfants jusqu'à 14h ou 15h, puis la scolarisation en primaire qui implique des durées d'accueil plus courtes (cours le matin de 8h à 13h ou cours l'après-midi de 13h à 18h). Pour les parents, il est quasiment impossible de concilier cette contrainte avec une activité salariée. De plus, il existe un fort préjugé moral qui dénigre les femmes qui renonceraient à l'éducation de leurs enfants en les laissant aux structures publiques et « à la rue », et Lorena dit avoir choisi d'élever ses enfants et renoncer à un salaire en partie pour cette raison. Le groupe musical de Raúl marche plutôt bien, mais une dispute survient et les engagements du groupe se font plus rares. Raúl est obligé de travailler la semaine en usine, occupe tout type d'emploi. Il en change facilement mais travaille toujours à Naucalpan.
- 22 À ce moment, la jeune sœur de Lorena vient les rejoindre à Mexico et loge avec eux. Elle trouve un emploi dans la Marine nationale et travaille à Coyocacan, dans la partie sud de la métropole, à plus de deux heures de transport. Avec ses horaires, elle doit quitter San Lorenzo vers cinq heures du matin, mais peu de bus passent avant sept heures. La situation est si tendue qu'elle se résout à louer une petite chambre à l'autre bout de la ville, à Itzapalapa, où un bus l'amène en quinze minutes à son travail.
- 23 Lorena a également un frère qui travaille à Mexico, comme policier fédéral, et qui est installé à Itzapaluca, dans la banlieue sud-est de Mexico. Trois heures de transports sont nécessaires pour rejoindre ce quartier depuis San Lorenzo. Lorsque le frère de Lorena et sa femme ont un enfant, cette dernière doit reprendre rapidement le travail. Ils proposent à Lorena et Raúl de venir s'installer chez eux à Itzapaluca, pour que Lorena qui ne travaille pas puisse s'occuper du bébé. Juste à ce moment-là, le propriétaire de la maison que louent Lorena et Raúl met en vente son bien et rompt leur bail, ce qui les décide à tenter l'expérience. Ils s'installent à Itzapaluca et Raúl fait tous les jours le trajet jusqu'à Naucalpan. Mais au bout de quelques mois, cette configuration s'avère intenable. Ils décident de louer à nouveau à Naucalpan, cette fois à Loma Colorada. Ils vivent à cinq minutes à pied de l'axe où circulent les bus collectifs pour San Bartolo, qu'ils peuvent ainsi atteindre en 25 minutes et moyennant 10 pesos. Dans le centre, Raúl peut espérer relancer son activité de musicien. En effet, à San Bartolo, une rue abrite les groupes et boutiques de locations de matériel musical de *marimba*. Cette rue est connue dans toute la zone, au-delà du municipe, et c'est de cette manière qu'arrive une grande partie des clients. Ils viennent commander parfois pour le jour-même la prestation d'un groupe, le

plus souvent pour des fêtes familiales. D'abord associé à des musiciens qui ont pignon sur rue, Raúl finit par avoir l'opportunité de louer un petit local commercial dans la rue (pour 2 500 pesos par mois), où il propose ses services avec son frère, un ami du quartier, et son fils qui a désormais quinze ans et qui a appris à jouer de la *marimba*. C'est Lorena, qui pourtant dit ne pas travailler, qui gère toute l'affaire commerciale. Elle entretient le local et y est présente toute la journée pendant que ses enfants, maintenant âgés de 15 et 18 ans, vont à l'école. Elle reçoit les clients, gère les commandes, l'entretien du matériel, la logistique des concerts et la comptabilité. En plus, elle utilise le local pour réaliser des travaux de couture pour une clientèle du quartier. Le soir, Raúl la rejoint au local après sa journée de travail (il est actuellement magasinier dans la grande distribution), ainsi que ses fils après l'école. Puis ils rentrent ensemble en bus à Loma Colorada. La famille dépense donc 500 pesos de transports par mois, juste pour se rendre dans le centre de Naucalpan et à l'école (collège et lycée). Mais depuis un an, ils ont acquis un véhicule particulier, une voiture de neuf places, qui leur permet de déplacer leur matériel pour les concerts et les rend plus autonomes. Ils ont acheté cette voiture d'occasion, grâce à un prêt du père de Lorena. Cela facilite considérablement les conditions de travail du groupe et permet d'accepter plus de commandes. Mais l'urbanisation de Loma Colorada ne permet pas d'envisager le stationnement d'un gros véhicule et le fait que le véhicule ne puisse être garé près de leur maison est un problème. Il leur faut donc louer un garage à Loma Colorada pour 400 pesos par mois. Avec le remboursement du prêt (25 000 pesos à la banque, 10 000 au père de Lorena), les frais d'entretien et d'essence, le parking, ce véhicule représente des dépenses importantes qui sont pour l'instant compensées par l'augmentation des commandes.

- 24 Ainsi, arrivés peu après María, Lorena et Raúl sont toujours locataires. Ils ont changé trois fois de bail et avec un épisode dans une autre banlieue lointaine, ils ont en fait centré leur stratégie sur Naucalpan et les ressources de son centre : la rue commerciale spécialisée, configuration typique à Mexico, leur permet de développer l'activité du groupe, tout en travaillant pendant la semaine sur un emploi à plein temps pour Raúl et en réalisant des travaux « à domicile » pour Lorena. La location du local commercial dans la rue des *marimbas* est essentielle au développement de leur activité, tout comme l'achat d'une voiture. Ils souhaiteraient consolider cette dynamique de mobilité et centralité en résidant à San Bartolo, où les locations sont plus chères, mais où ils pourraient économiser le temps et l'argent du transport de Loma Colorada au centre. Le fils aîné, qui a bientôt terminé le lycée, travaillera plus au développement du groupe et occupera peut-être lui aussi un emploi au centre. En outre, la possibilité de garer la voiture dans la rue des *marimbas* ou dans les rues adjacentes constituerait une autre économie.
- 25 Enfin, un autre élément vient entrer dans le calcul et les projets de Lorena : sa sœur est enceinte. Le père de l'enfant étant parti, celle-ci va se retrouver seule, isolée et sans solution de garde, le congé maternité octroyé par son employeur étant de deux mois et demi. Une solution est qu'elle revienne habiter avec Lorena et Raúl, et laisse son enfant à Lorena pendant la journée. C'est ainsi que Lorena envisage une solution globale : louer une maison de trois pièces dans le centre de Naucalpan, c'est à dire un loyer de 3 à 4 000 pesos, trois fois plus que leur logement actuel d'une pièce à Loma Colorada. Ils pourraient alors habiter avec la sœur et son bébé. Celle-ci, plus proche du métro que lorsqu'ils habitaient ensemble à San Lorenzo, réduirait son temps de transport à 1h, 1h30 jusqu'à Coyoacan, c'est à dire moitié moins (3 heures depuis San Lorenzo, 2 heures depuis Loma Colorada), ce qui rend cette solution viable. D'après les calculs de Lorena, le budget

global serait le même, car ils gagneraient sur le prix (et le temps) du transport vers San Bartolo, ainsi que la location du parking. L'option locative, qui correspond à une forte mobilité résidentielle, est aussi la possibilité de se rapprocher du centre de Naucalpan et d'articuler des ressources entre elles, qui incluent l'emploi et l'activité, l'éducation, la garde des jeunes enfants, la santé, le commerce, l'approvisionnement, sans compter les ressources en termes d'urbanisation stricte, c'est à dire la chaussée et les possibilités de parking qui n'existent pas dans les *colonias populares* construites sur des collines faiblement aménagées.

Beatriz, vers la centralité métropolitaine.

- 26 On retrouve cette logique de maîtrise de l'agencement spatial des contraintes et des ressources à d'autres échelles, et dans le cas de Beatriz, à celle de la métropole. Comme les autres femmes interrogées, Beatriz est venue jeune à Naucalpan pour y travailler. Âgée aujourd'hui de 43 ans, elle a migré à quinze ans depuis l'État du Veracruz avec sa sœur aînée, sans achever sa scolarité. Toutes deux ont été hébergées chez leur tante pendant plus de dix ans, et considérées comme des filles de la maison, avant de se fiancer puis de se marier. Dès leur arrivée, elles ont trouvé un emploi en usine. Beatriz y est restée trois ans puis a changé pour un autre pendant encore quinze ans. Entretemps, elle a rencontré son mari qui travaillait également en usine à Naucalpan, venu lui avec ses parents de Tuxtepec (Oaxaca) et résidents à Ecatepec, une autre banlieue de la zone nord de Mexico. Après cinq années de fiançailles, ils se marient et ont leur première fille âgée aujourd'hui de quatorze ans. Comme sa sœur, Beatriz a continué à travailler après la naissance de ses enfants, avec l'aide d'une jeune fille de la famille (« une *sobrinita* », petite nièce) qui a été chargée par leur tante de la surveillance des petits. À son mariage, Beatriz a loué une maison à Naucalpan avec son mari. Elle vivait ainsi dans le voisinage de ses frères, qui travaillent également en usine à Naucalpan jusqu'à aujourd'hui, et de sa sœur qui a décidé depuis de migrer aux États-Unis. C'est finalement l'emploi du mari de Beatriz qui a déterminé un changement de trajectoire. Il y a neuf ans, celui-ci se fait employer dans un garage, dans le quartier spécialisé de vente de pièces détachées pour voiture, qui se trouve dans le centre de Mexico, autour de la rue Barcelona, près du métro Cuauhtémoc. Pendant des années, il doit faire le voyage quotidien depuis Naucalpan, tandis que Beatriz continue de travailler en usine. Un jour, un commerçant de ce quartier leur offre une opportunité en leur proposant de reprendre le bail de son local. Beatriz et son mari se lancent alors dans cette activité ensemble, employant à leur tour trois personnes. Cela implique de déménager dans le centre, beaucoup plus cher mais où il reste quelques opportunités locatives abordables pour eux, et ainsi de pouvoir réduire les coûts financiers, en temps et pénibilité du transport. Leur fille est scolarisée dans le quartier et leur fils de cinq ans va à l'école maternelle jusqu'à quinze heures. Beatriz gère avec son mari le commerce de pièces détachées, va chercher son fils à l'école. Elle héberge également sa mère du Veracruz qui séjourne à Mexico pour accéder à des soins de santé. Comme Lorena, la question de l'emplacement du commerce est vitale pour l'activité de la famille, et justifie le choix d'une location plus chère dans un quartier central. L'articulation des ressources (soins, scolarité, transport collectif, logement et localisation commerciale) est essentielle et réduit le coût global des dépenses familiales, même si la somme de ces coûts est largement supérieure à celle d'un ménage à Naucalpan, et plus encore à Loma Colorada. C'est l'accumulation de ressources, lors de leurs années de travail en usine, qui leur ont permis cette articulation et la construction d'une trajectoire

ascendante qui se reflète dans la maîtrise de leur localisation résidentielle et professionnelle. À l'inverse, les ouvriers qui sont employés dans leur boutique et dans la plupart des autres de la rue Barcelona, travaillent donc dans le centre mais n'ont pas les moyens d'y résider. Comme la plupart des migrants, ils louent des logements peu chers en périphérie, à Ecatepec, Itzapalapa, Naucalpan, au gré des opportunités et des accidents ; un propriétaire qui vend, un incendie, l'arrivée d'un nouveau migrant dans la famille, peut conduire à changer de location et souvent de périphérie, sans qu'il n'y ait aucun processus d'ancrage. C'est le cas de Carlos et son père, qui travaillent en partie dans la boutique de Beatriz. Le père de Carlos est employé tour à tour par les commerçants de la rue, et sa trajectoire résidentielle suit les mêmes aléas. Son fils l'a rejoint à quinze ans depuis son village du Oaxaca, deux ans après son frère aîné. Il trouve le même genre d'emploi, se rend utile et se fait payer à la tâche par les commerçants. Il habite avec son père et son frère et change régulièrement de logement avec eux. Typiquement, et contrairement à la famille de Beatriz qui a pu construire une stratégie urbaine, ils supportent les coûts très lourds de la métropole et n'ont pas la capacité économique ni sociale d'en maîtriser les distorsions.

Florinda, une centralité relative

- 27 Florinda, âgée de 32 ans, est venue rejoindre sa sœur à Mexico il y a quinze ans. Celle-ci poursuivait des études de pédagogie en anglais à l'université de Tampico, mais venait chaque été à Naucalpan pour travailler comme secrétaire dans une usine. Elle a fini par s'y installer lorsqu'elle a rencontré son mari, qui devient alors chauffeur de taxi. Ils viennent d'avoir un enfant au moment où Florinda arrive, à l'âge de dix-sept ans, après avoir fini ses études au lycée. Une rupture familiale semble être à l'origine de cette migration. Florinda réside donc avec sa sœur et sa famille, louant deux pièces dans les hauteurs de Loma Colorada, une zone peu accessible. Elle a travaillé en usine pendant sept ans (une usine de bouchons qui emploie beaucoup de femmes et dans des conditions qu'elle décrit comme particulièrement dures et pénibles). Pendant ce temps, sa sœur et son mari développent, en plus de l'activité de taxi, une petite activité de livraison auprès des hôtels de la ville, tout en élevant leurs trois enfants (deux naissent il y a huit et sept ans). Avec la naissance des derniers enfants, Florinda quitte son emploi à l'usine pour garder ses neveux et seconder sa sœur dans une nouvelle entreprise : une connaissance du quartier et de leur région d'origine avec qui elles ont des liens de *compadrazgo*⁸, commerçant, quitte son activité en leur laissant un stock de chaussures qu'elles se chargent de vendre, simplement par la fenêtre de leur appartement.
- 28 Cette vente leur permet d'acheter un congélateur, grâce auquel elles se lancent dans la vente de glaces. Le propriétaire de leur logement décide alors d'augmenter leur loyer, arguant des nouveaux bénéfices de cette petite activité. Elles se résolvent à louer un appartement plus près de l'axe de circulation des bus, toujours du même côté escarpé. Mais quelques temps plus tard, la fille du propriétaire souhaite reprendre le logement. Elles cherchent donc un nouvel emplacement : le propriétaire des taxis qui travaille dans ce quartier, patron du beau-frère de Florinda, possède un local dans une rue passante de Loma Colorada, près du bus et surtout près de l'école primaire. Il accepte de leur louer pour qu'elles établissent leur commerce de glaces, tenu par Florinda et géré par sa sœur. Elles ont acheté un plus gros congélateur, et s'approvisionnent tous les quinze jours à Toluca, faisant avec le taxi une heure de route vers le nord, chez une femme qui fabrique

les glaces à son domicile. L'emplacement de ce local est très important et garantit la vente du produit auprès des enfants et de leurs parents qui circulent quotidiennement, et plus encore le dimanche lorsque cette rue piétonne est fréquentée par les habitants en congé. Les bénéfices de cette activité, ajoutés au salaire du taxi, permettent à la famille de louer un appartement de quatre pièces à proximité, et ainsi d'être à l'aise et de « *ne pas avoir à partager avec les voisins* » comme dans une *vecindad*.

- 29 Ainsi, petit à petit, Florinda et sa sœur ont construit une trajectoire qui leur permet de quitter l'usine et de gagner en autonomie et sur les conditions de leur logement. Même si c'est à une petite échelle dans un quartier périphérique, la recherche de la centralité et la maîtrise de l'articulation entre logement, lieu de travail et garde des enfants est au cœur de cette progression. Comme pour Beatriz ou Lorena, nous trouvons à nouveau un arrangement au sein de la fratrie adulte, qui passe par le partage du logement, permettant de faire face à la garde des enfants et de faire accéder au moins deux adultes sur trois à l'emploi : le mari, et la sœur de Florinda ou Florinda en alternance, et d'accumuler ainsi un capital minimum à la base de leur projet économique. On retrouve cette caractéristique dans la famille de Lorena et de Beatriz.
- 30 À trois échelles, la métropole de Mexico, le municipe de Naucalpan, la *colonia* de Loma Colorada, Beatriz, Lorena et Florinda ont construit le même type de trajectoire, orientée vers la maîtrise de la mobilité et de la centralité, qui implique la location plutôt que l'accès à la propriété mais permet d'optimiser les contraintes et les ressources par la localisation résidentielle et professionnelle. Pour ces trois femmes, le fait d'avoir pu travailler, grâce à une sœur ou une belle-sœur, après la naissance de leurs enfants, est sans aucun doute une clé de leur capacité à mener leur projet familial en ville. Ces trajectoires contrastent avec celles des femmes qui, placées comme domestique dès le plus jeune âge, coupées de leur réseau familial et ne pouvant compter sur aucune prestation sociale dans la prise en charge de leurs enfants, constituent la clientèle vulnérable des locations de chambres dans les *colonias populares*. Comme pour les employés des boutiques de pièces détachées de la rue Barcelona, l'expression de cette vulnérabilité n'est pas tant le chômage ou l'informalité du logement, que la distance et le manque d'articulation entre l'emploi salarié et la chambre en location, qui dans les faits grève les bénéfices qu'ils pourraient tirer des prestations et services sociaux liés à l'emploi ou au statut d'occupant, et qui les confine à un parcours d'errance, souvent soldé par un retour ou une nouvelle migration.

Conclusion

- 31 Ainsi, la maîtrise de l'environnement métropolitain, non seulement en terme spatial mais aussi en terme de maîtrise des codes sociaux et de l'information (filrière d'accès au foncier, maîtrise de l'information sur le logement et l'emploi, sur l'approvisionnement commercial), s'acquiert par un apprentissage que la migration rend explicite. Certes, il n'y rien là que de très classique si l'on considère l'immense littérature sur la migration urbaine depuis les travaux de l'École de Chicago. Cependant, les différentes trajectoires exposées dans cet article permettent d'insister sur le contexte de la métropole de Mexico aujourd'hui, qui rend nécessaire de cumuler plusieurs salaires par ménage, et donc accentue le poids de l'emploi des femmes dans les projets économiques familiaux. L'accès des femmes à l'emploi est lui-même très contraint par la quasi-absence de service public de prise en charge de la garde des enfants, et les incite à réaliser des arrangements, à la

fois au sein de la famille proche et en fonction de l'environnement urbain. L'enjeu de ces arrangements avec la ville, qui peuvent être considérés comme des « actifs » dans l'économie familiale, est que ce nous dénommons « ressources urbaines ». Nous espérons avoir montré que leur constitution, c'est à dire la maîtrise croissante de l'environnement métropolitain pour bénéficier de ses ressources, se mesure à l'aune des temporalités familiales de moyenne et longue durée. L'étape suivante de cette réflexion serait de vérifier l'hypothèse que ces ressources se constituent en véritable patrimoine, susceptible d'être transmis à la génération suivante. Une approche diachronique, qui reposerait sur des trajectoires de vie à l'échelle de la famille sur plusieurs générations, ouvrirait ainsi des perspectives pour mesurer et comprendre les dynamiques d'inégalité urbaine.

BIBLIOGRAPHY

- Arteaga C., 2011. Pobreza y Estrategias Familiares: Debates y Reflexiones. *Revista MAD*, 0 (17).
- Authier J.-Y., Bonvalet C., Lévy J.-P., 2010. *Élire domicile. La construction sociale des choix résidentiels*. Presses Universitaires de Lyon. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00606887>
- Bonvalet C., 1997. Sociologie de la famille, sociologie du logement : un lien à redéfinir. *Sociétés contemporaines*, 25 (1), p. 25-44.
- Bonvalet C., Lelièvre E., 2012. De la famille à l'entourage: l'enquête Biographies et entourage. INED.
- Dureau F., Lulle T., Souchaud S., Contreras Y., 2014. *Mobilités et changement urbain: Bogotá, Santiago et São Paulo*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Filgueira, C., 2005. Estructura de oportunidades, activos de los hogares y movilización de activos en Montevideo (1991-1998). *Prisma (Montevideo)*, n° 21, p. 67-115.
- Gonzalez de la Rocha M., 1986. *Los recursos de la pobreza: familias de bajos ingresos de Guadalajara*. Colegio de Jalisco, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social.
- Grajeda E. D., Ward P.-M., 2012. Inheritance and Succession in Informal Settlements of Latin American Cities: A Mexican Case Study. *Latin American Research Review*, 47 (4), p. 139-62.
- Lévy J., Lussault M. (éd.), 2003. *Dictionnaire de la géographie*. Paris, Belin.
- Lewis O., 1959. *The Culture of the Vecindad in Mexico City Two Case Studies*. New Haven, Conn., Human Relations Area Files.
- Lomnitz L. A. de, 1975. *Cómo sobreviven los marginados*. México, Siglo Veintiuno Editores.
- Pevenage I. Van, 2012. La recherche sur les solidarités familiales. *Idées économiques et sociales*, n° 162 (novembre), p. 6-15.
- Selby H. A., Murphy A. D., Lorenzen S. A., 2014. *The Mexican Urban Household: Organizing for Self-Defense*. University of Texas Press.

Valette, Jean-François. 2016. L'hétérogénéité des colonias populares de la périphérie de Mexico : une approche des micro-divisions sociales dans le processus de maturation urbaine. *L'Espace géographique*, t. 44 (4), p. 289-306.

NOTES

1. Environ 30 euros. Le salaire minimum au Mexique était de 70 pesos (3,5 euros) par jour en 2015. Polanco est un quartier huppé du centre de Mexico.
2. Cette expression renvoie à la notion de « capital spatial » proposée par Jacques Levy, lorsqu'il définit la compétence comme part de ce capital : « Une capacité d'usage [sur des espaces] qui n'allait pas de soi et dont [le détenteur] peut tirer profit : pouvoir et droit d'habiter, construction de réseaux sociaux localisés, etc. La compétence peut se nourrir des expériences accumulées dans ces espaces, mais elle ouvre la possibilité d'économiser du temps, de l'énergie, des épreuves dans de nouveaux espaces ou de nouvelles manières de pratiquer les anciens » (Levy et Lussault, 2003, p. 126).
3. Notre observation s'appuie sur 23 entretiens réalisés à Naucalpan et dans le centre de Mexico, avec Antonine Ribardièrre dans le cadre du projet PICS-CNRS « Ressources urbaines et trajectoires familiales au Mexique ».
4. La station Cuatro Caminos, terminus de la ligne 2 qui traverse la ville de Mexico, est accessible à 15-20 minutes du centre, pour 6 pesos, tandis que le billet de métro coûte 5 pesos.
5. Les entretiens ont été menés de proche en proche, dans différents quartiers de Naucalpan, avec le critère de la migration. Deux intermédiaires ont facilité le recrutement de plusieurs personnes interrogées : la directrice de l'École primaire de Loma Colorada et une vendeuse de sandwiches située dans le même quartier. Une majorité (17 sur 23) des personnes interrogées sont des femmes. Les entretiens semi-ouverts étaient centrés sur le parcours de vie, en insistant sur l'arrivée à Mexico puis les différentes étapes résidentielles, familiales et professionnelles. Cela nous a permis de dégager des trajectoires types, qu'illustrent les six portraits présentés dans cet article. Ces derniers reconstituent des informations recueillies lors de l'entretien, puis d'une journée ou demi-journée passée avec chaque interlocutrice, dans son lieu de résidence, de travail ou lors de ses déplacements, pour approfondir et préciser les articulations de son récit, ainsi que pour le faire compléter par d'autres membres de la famille.
6. Si cette approche peut faire écho à la notion de « capital spatial » ou capital social, elle s'en distingue en se limitant à définir un ensemble de ressources transmissibles et qui donne sens au projet familial, ce qui, dans ces situations de vulnérabilité, nous paraît difficilement équivalent à un capital et ses éventuelles vertus économiques.
7. Comme pour les autres récits, nous reproduisons ici les propos de María dans l'ordre où elle nous les a livrés.
8. Les liens de parrainage, très répandu au Mexique, constituent des parentés fictives dont le sens social peut être aussi important que les liens familiaux.

ABSTRACTS

This paper aims to characterize urban resources in the context of Mexico City. Through six portraits of six women which migrated to Naucalpan, an industrial suburb of Mexico city, we expect to show how migrant families face the challenge of settling in the metropolis and of building sustainable access to the main resources. The interviews reveal two ways of considering the urban environment, as a constraint and as a potential resource, in order to develop a midterm and long-term family project. More specifically, these women had to organize child care, crucial for their access to employment. The first strategy, classic in the literature, is the anchorage, where solidarity can be reconstituted to deal with situations of vulnerability, the second relies more on the couple centrality-mobility through an intelligence of the urban configuration that make resources available.

Cet article cherche à caractériser les ressources urbaines dans le contexte de Mexico. A travers six portraits de femmes arrivées dans la banlieue industrielle de Naucalpan, nous voulons montrer comment les familles migrantes font face à l'enjeu de l'installation en ville, de l'accès aux ressources et sa pérennisation, en s'appuyant sur la configuration métropolitaine. Les entretiens révèlent deux manières d'envisager l'environnement urbain, en tant que contrainte mais aussi par ses potentielles ressources, afin de développer sur le moyen et long terme un projet familial. En particulier, il s'agit d'organiser la garde des enfants, cruciale pour l'accès à l'emploi des femmes. La première stratégie, classique dans la littérature, est celle de l'ancrage, où des solidarités peuvent être reconstituées pour faire face aux situations de vulnérabilité, La seconde repose davantage sur le couple centralité-mobilité, dans une intelligence des agencements spatiaux urbains qui permettent l'accès aux ressources.

INDEX

Keywords: urban resources, Mexico City, national migration, family strategies, colonias populares

Mots-clés: ressource urbaine, Mexico, migration interne, stratégie familiale, colonias populares

AUTHOR

AURÉLIA MICHEL

Aurélia Michel, aurelia.michel@univ-paris-diderot.fr, historienne est Maitre de conférences à l'Université Paris Diderot.